

PADDY ET SON BOURREAU

Ce matin là une foule énorme se pressait dans les rues de Lancaster. Des matelots déjà gris de gin, de bons bourgeois graves, des soldats aux uniformes éclatants, de pêcheurs au canot huileux, des femmes aux oripeaux sordides s'en allaient, par groupes bruyants qui déjà encombraient la place où devait avoir lieu l'exécution de Paddy.

Jamais chenapan qu'on exécute n'avait eu pareil succès. Ce Paddy était évidemment un homme heureux. Pour le voir pendre, des gens étaient venus de vingt lieues à la ronde: de Paltan, de Puston, de Branfort même.

C'est que, dans toutes les villes, dans toutes les campagnes, dans tous les coins du comté, on avait eu à subir les fantaisies du drôle qui, depuis plus de dix ans, se jouait de la justice avec un bonheur qui tenait du miracle ou de la sorcellerie.

Paddy, d'ailleurs, n'avait rien de commun avec les détresseurs déguenillés qui rôdaient, le soir, autour des fermes, entre chien et loup, attendant le départ des fermiers pour montrer subitement aux femmes épouvantées leurs faces couleur de brique où luisaient leurs yeux de renarde affamés.

Non, Paddy pratiquait en gentleman. Il s'habillait avec une certaine recherche, parfumait son linge et était plein d'attentions pour les dames. Il avait une si gracieuse façon de mander aux filles leur anneau de fiançailles, aux femmes leurs boucles et leurs croix d'York que, femmes ou filles, n'avaient jamais eu l'idée de lui rien refuser.

Bien mieux! quand le casque d'un policeman se montrait à la porte d'une maison, c'était parmi les rougisants miss qu'il venait de mettre à sac, à qui se dévouerait et amuserait la police pendant que l'heureux filou gagnait les champs.

On racontait même que certain soir, sa présence ayant été signalée chez le lord enquêteur, où il faisait main basse sur l'argenterie, les agents se présentèrent tout à coup et fouillèrent la maison de la cave aux combles. Les appartements réservés du grand lord et de son épouse furent visités comme les autres. Seule, la chambre de sa fille fut respectée.

La police se retira bredouille. Quelques instants plus tard, Paddy triomphant et narquois sortait, dit-on, sur les talons des policemen.

Paddy se moquait de la justice; les jolies filles lui donnaient leur chambre pour asile; il n'en fallait pas davantage pour que le peuple anglais portât aux nues le hardi coquin qui le dépouillait.

Une légende s'était formée autour de son nom et les vieilles femmes ne se gênaient pas de dire que Paddy serait pris et pendu depuis longtemps déjà s'il n'avait pactisé avec le diable.

D'autres allaient même jusqu'à affirmer que le diable et Paddy ne faisaient qu'un et que, la corde au cou, il trouverait bien le moyen de se tirer d'affaire.

Mais voici qu'un beau matin, la nouvelle de l'arrestation du dangereux gredin courut le pays. — Paddy arrêté.

Tout d'abord on n'en voulut rien croire. Autant valait annoncer la fin du monde ou la pacification de l'Irlande. Cependant il fallut bien se rendre à l'évidence quand arriva le jour du procès et que les curieux accourus de tous les hameaux, de tous les villages, de tous les faubourgs, de toutes les villes, purent voir le galant Sharper assis tranquillement sur la sellette.

Paddy promenait sur la multitude son regard railleur; quand il lui arrivait de reconnaître dans la foule une de ses victimes, il lui adressait un sourire avec un petit geste protecteur.

D'ailleurs il ne paraissait pas plus s'occuper de son procès que si la cour, au lieu de juger, lui, Paddy, jugeait John, Patrick ou Peter.

Quand on lui donna lecture de l'arrêt qui le condamnait à être pendu, il demeura impassible, les muscles de son visage n'eurent pas un tressaillement. La lecture achevée, il se retourna vers le public; une lucur furtive passa dans ses vortices prunelles, et en même temps que ses épaules s'élevaient d'un mouvement dédaigneux, un énigmatique sourire se dessina sur ses lèvres.

Et dans la foule qui s'écoulait lentement beaucoup de gens murmuraient: — Paddy n'est pas encore pendu et ce n'est pas moi qui voudrais être chargé de lui passer la dernière cravate!

Cependant le jour fixé pour l'exécution était venu sans amener aucun incident. Ce qui n'avait pas empêché les gens tenaces de secouer la tête d'un air entendu et de répéter à tout venant: — Laissez-le donc faire! Laissez-le donc faire! Vous verrez qu'au dernier moment Paddy jouera le tour au père Trick.

Trick, c'était le bourreau. Et nous devons à la vérité d'avouer que cet honorable fonctionnaire n'était rien moins que rassuré sur l'issue de l'exécution.

Aussi, quand il passa le nœud fatal au cou de Paddy, un tremblement nerveux agita-t-il tous ses membres. Qu'avait-il donc? Jamais il n'avait éprouvé une émotion pareille à celle qu'il ressentait.

Mais ce fut bien autre chose quand Paddy, riant de l'émotion du malheureux bourreau, et dardant sur lui ses yeux aux verts reflets, lui dit: — Mon bon Trick, ta fille est, sans contredit la plus jolie du comté. Porte-lui donc un baiser de ma part!

Trick ne put en entendre davantage: il s'écarta vivement et fit jouer la bascule sous les pieds du galant filou dont le corps secoué oscilla quelques instants puis s'allongea rigide au bout de la corde.

Il était temps. L'émotion de Trick était à son comble; une seconde de plus il ratait son homme et perdait son emploi.

Chapitres de Combles.

Le comble de la tendresse: Embrasser l'horizon.

Le comble de l'amour du métier pour un barbier: Raser les maisons.

Le comble de l'immoralité: Entretenir des illusions.

L'homme qui écoute est l'ennemi naturel de celui qui parle.

Le comble de la diplomatie: Réconcilier des œufs brouillés.

Le comble de la pitié? Consoler un saule pleureur.

Le comble de la colère: Battre ses habits.

Le comble du zèle chez un homme de police: Arrêter sa montre et la mettre au poste.

Le comble du courage maritime: Brûler ses vaisseaux.

Le comble de la déveine: Se noyer en nageant dans l'opulence.

Le comble de la déférence chez un gargon de bureau: Retirer sa casquette pour répondre à son chef par le téléphone.

Le comble de la voracité: Dévorer l'espace.

Le comble de l'hospitalité: Recueillir une succession.

Le comble de la maladresse: Attrapper une entorse en courant après une chimère.

Le comble de la probité: Rendre l'âme.

Le comble du hasard: Trouver un homme de police quand on en a besoin.

Le comble de la valse: Tourner en ridicule.

Le comble du bonheur pour un pédicure: Voir un de ses clients attrapper des cors à force de suivre son inspiration.

SINGULIER EFFET D'UNE PILULE

Un jour un homme de la campagne qui avait perdu son âne, vint demander à un docteur s'il n'avait point quelque moyen pour lui faire retrouver: "Pardonnez-moi, mon bonhomme, vous n'avez qu'à avaler six de mes pilules." — Il les avale et s'en va.

Etant en chemin pour s'en retourner, les pilules opéraient bien fort: il fallut se retourner dans un endroit marécageux, où il y avait des roseaux. Là, il aperçut son âne qui poussait. Là-dessus, ne doutant point de l'effet des pilules partout qu'il avait trouvés un grand médecin qui non seulement prévenait les maladies ou purgent très agréablement, mais qui faisait retrouver les ânes perdus.

Qui veut trop n'a rien

A la gare du Pacifique. Une jeune dame élégante tient son enfant de quatre ans par la main et cherche une place. Elle se plaint qu'on n'ait pas mis dans le train un wagon de dames.

— Madame, dit le sous-chef de gare, c'est votre droit; mais aujourd'hui, par un fâcheux hasard, il n'y en a pas. Nous avons eu plus de voyageurs que nous ne pensions; mais vous n'allez qu'à une heure d'ici; il fait jour, ne m'obligez pas, je vous en supplie, à retarder le départ du train en faisant ajouter un wagon.

La dame insistant de plus en plus, les



LE CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centins par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centins la douzaine, payable tous les mois.

Annances: Première insertion, 10 centins par ligne; chaque insertion subséquente, cinq centins par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Adressez toutes communications et toutes remises d'argent.

LE CANARD, Boîte 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL, 11 Décembre 1886

Correspondance de Ladebauche

Québec, 10 Novembre 1886.

Mon cher Canard,

J'ai la tête cuite comme une patate en songeant à tout le bardas que causent les élections. Naturellement j'ai voulu jeter un coup d'œil pour voir comment se passaient les choses, et aussi pour avoir le plaisir d'assister à l'écrabouillage des pondards.

A Montcalm y a pas de soin, le chien de Taillon est mort et je ne donnerais pas deux copes pour sa peau.

Tu comprends bien que les habitants du Comté sont badrés de voir qu'on veut leur faire avaler la vomissure de Montréal Est. C'est absolument comme dans une maison de pension où on servirait à un pensionnaire les vieux restes du Chard de la veille. Naturellement le pensionnaire n'aimerait pas ça en tout.

Et bien, à Montcalm c'est absolument la même chose; mais comme la gang de Taillon comprend bien ça, ils font un potin terrible et ils envoient les meilleurs morceaux du parti pour aller blaguer les électeurs, et pour se rendre là bas ils sont tous dans un grand char où il y a un tas de bonnes choses à manger, et le gros St Louis a mangé 150 slys pour sa seule part.

Ils ont amené aussi avec eux toute une gang qui vaut pas grand chose et qui était payée pour ongueuler les nationaux, mais les habitants du pays n'ont pas été longs à fumer la boîte à tous ces gas.

Comme ces pondards ne savent trop quoi dire dans leurs discours, ils racontent un tas d'histoires bêtes à couper au couteau. Ils disent que si les nationaux sont à la tête du pouvoir, tout sera en brosse dans la province, les récoltes de pois et d'avoine manqueront; il y aura des mouches à patates à remplir des minots, et le Canada sera mis à l'index par la cour de Rome; enfin un tas de balivernes du même genre.

Tu vois, mon cher Canard, qu'il y a de quoi devenir fou de voir toute cette troupe venimeuse qui essaye d'effriterwaper les électeurs, mais heureusement les électeurs ne sont pas des fous, et Dimanche prochain je prendrai un coup pour fêter le succès de M. Ercment.

Je te serre la patte, Ladebauche.

UNE SEANCE DE MAGNETISME

Le professeur Reynold a donné l'autre jour une séance privée des plus amusantes où il a magnétisé un certain nombre de nos concitoyens les plus influents.

Le colonel Labranche a commencé à passer sur la sellette; sur l'ordre du magnétiseur, le colonel est devenu mince comme un fil et il a passé sans peine une culotte d'enfant.

Puis vint le tour de M. McLeod du Monde; les lunettes lui tombèrent du nez et il déclara qu'il voyait tout le monde parfaitement.

Sous l'influence du magnétiseur MM. Sénécal et J. B Renaud se mirent à s'engueuler, à se traiter de canailles, d'idiots, et finalement à se battre en se jurant qu'il ne se reverraient jamais.

Le Boss Dansereau avoua qu'il avait fait un petit profit sur la job de la bibliothèque et qu'il écrivait encore quelquefois dans la Presse.

Joe Riendau et Cizl furent eux aussi hypnotisés, et ils se mirent à danser comme des ballerines avec une légèreté de sauterelles.

L'assepoil Tassé fit un discours en termes polis et il chanta les louanges de Laurier.

Enfin la dernière expérience fut la plus curieuse; le professeur ordonna à Gust. Lambert de boxer avec le poète Tetu et Tetu fut facilement victorieux.

Par contre, pour se consoler de sa défaite, Gust. Lambert récita une pièce de vers.

Un employé du ministère a obtenu un congé de quarante-huit heures; il ne revient que huit jours après. Le chef de bureau tance d'importance son subordonné. Celui-ci répond placidement: — Permettez, monsieur; je travaille six heures par jour, n'est-ce pas? Et bien! si six fois huit font quarante-huit, ou bien feu Barème n'était qu'un imposteur.

— Morte! répéta-t-elle. — Oui, elle est morte, et moi je je vais mourir! cria Hermann avec un geste de désespoir... Tenez, la voici, elle s'approche, elle m'enlace, les bras autour de mon cou, elle me couvre de ses baisers glacés... Laisse-moi, Goulieb, laisse-moi, puisqu'une autre est ma...

Il n'acheva point. Poussant un râle aigu, il tomba de son long sur le parquet.

Il était mort, et à son cou se voyait le sillon gonflé et boursouflé de l'étranglement.

Telle est l'histoire de l'Ordine et du comte de Pilsen. Elle est connue de toute l'Allemagne. Seulement, si pour les uns le héros c'est Pilsen, pour les autres c'est Pierre de Staufenberg.

J'ai encore quelques autres histoires du même genre à raconter. Ce sera pour la prochaine fois.

PETIT BOB

Petit Bob vient d'être puni pour deux choses; d'abord pour avoir fait trois fautes d'orthographe dans quatre lignes, et puis pour avoir donné à un pauvre par la fenêtre.

Le visiteur.—Vraiment, vous avez été grondé pour avoir donné à un pauvre? Et que lui avez-vous donc donné?... —

Bob.—C'est ma tasse de chocolat que je lui ai jeté... du second. Nous étions au second. Alors, il paraît que ça n'a pas pu lui servir... au contraire, ça l'a mouillé, et y m'a appelé méchant gale! Moi, j'étais pas méchant; nous allions déjeuner, et il criait comme ça, en bas: « J'ai faim... j'ai rien mangé »

Le visiteur.—C'est une bonne idée de jeter une tasse de chocolat par la fenêtre.

Bob.—Maman n'a pas trouvé.

Voilà qui est très drôle et bien enfantin. Mais écoutez: Petit Bob prenant sa leçon de son précepteur l'abbé. La scène est dans la salle d'étude; l'abbé est assis devant la table de travail et regarde avec complaisance une immense table qu'il vient de tracer.

Bob.—Qu'est-ce que ça peut bien être qu'ça, monsieur l'abbé?

L'abbé.—C'est un travail très compliqué... Monsieur votre père m'a prié de vous donner un léger aperçu des choses actuelles. Il désire que vous ayez de tout une idée à peu près nette; cette pensée lui est venue parce qu'il espère ainsi couper court à vos questions incessantes et généralement déplacées.

Bob.—Si elles sont déplacées, pourquoi qu'on y répond?

L'abbé.—Nous commencerons par la politique. Nous allons jeter un coup d'œil sur les événements principaux qui, durant cette année, ont agité la surface du globe,.....

Bob.—Ça m'botte, moi, la politique. J'aime ça... D'abord ça s'ra ma carrière.

L'abbé.—Comment, à votre âge, pouvez-vous savoir ce que vous ferez?

Bob.—J'ferai rien. C'est pour ça que n'faisant rien, j'ferai de la politique.

L'abbé.—Je vous prie de m'écouter sérieusement. Nous commencerons par considérer combien, depuis vingt siècles, la politique a subi de modifications.

Bob.—C'est-y ça que vous appelez me donner un léger aperçu des choses actuelles?

L'abbé.—Autrefois, lorsque la vicelle Lutèce n'était encore...

Bob.—J'sais ça. Mon oncle m'a dit.

L'abbé.—Que vous a dit monsieur votre oncle?

Bob.—Qu'autrefois "Lutèce était un vaste marais plus propre à la chasse aux canards qu'au jeu régulier de nos institutions". C'est pas ça?

L'abbé (impatiente).— Voyons. Expliquez-moi la signification de ce mot République.

Bob.—Pas malin. Ça veut dire un pays ou qu'tout le monde est l'Empereur.

CONSOMPTION.—J'ai un remède possible pour la maladie indiquée ci-dessus; par son usage, des milliers de cas de la pire espèce et très anciens peuvent être guéris. Vraiment, ma foi est si grande dans son efficacité, que j'offrirai deux bouteilles gratuitement avec un traité de valeur sur la maladie, à toute personne souffrant de cette maladie. Donnez l'adresse du bureau de poste et pour l'express. Dr T. A. SLOCUM, succursale: 22 rue Yonge, Toronto.